

# *Libretto*



DANIEL DEFOE

# COLONEL JACK

Traduit de l'anglais par  
MICHEL LE HOUBIE

*libretto*

Titre original :  
*The History and Remarkable Life  
of the Truly Honourable Colonel Jack*

Malgré les démarches entreprises par l'Éditeur,  
les ayants droit du traducteur n'ont pu être joints.  
L'Éditeur les invite à se mettre en relation avec ses services.

© Éditions Phébus, Paris, 2005,  
pour la traduction française et la présente édition.

ISBN: 978-2-36914-384-0

Daniel Defoe, de son vrai nom Daniel de Foë, est né en 1660 dans une famille originaire des Flandres. Après avoir été commerçant à travers l'Europe, fervent partisan du libéralisme et du mercantilisme, il s'est fait connaître en politique avec la publication de pamphlets prônant le renversement du roi Jacques II. En 1719, il publie l'histoire d'un marin échoué sur une île déserte, *Robinson Crusoé*, qui ne s'est pas contentée de parcourir le monde, mais a également traversé les siècles : elle représente l'imaginaire des contrées lointaines et des utopies sauvages pour chaque génération de lecteurs. Robinson Crusoé, tel un mythe, se réincarne de mille façons. Tantôt en littérature, tantôt au cinéma ou à la télévision, il inspire nombre d'artistes sur les thèmes du voyage, de la liberté et de la survie. Daniel Defoe, on l'oublie trop souvent, est aussi l'auteur d'une multitude de récits, comme *Moll Flanders* et *Colonel Jack*, tous deux parus en 1722, et de *l'Histoire générale des plus fameux pirates*<sup>1</sup> en 1726, se faisant le témoin d'époques légendaires. Il décède à Londres en 1731.

1. Éditée en Libretto en deux volumes : *Les Chemins de fortune* et *Le Grand Rêve flibustier*.



HISTOIRE  
ET  
VIE REMARQUABLE  
DU TRÈS HONORABLE  
COLONEL JACQUE  
PLUS CONNU SOUS LE NOM DE  
COLONEL JACK

QUI, NÉ GENTILHOMME, DEVINT UN PICKPOCKET,  
PUIS FUT DURANT VINGT-SIX ANNÉES UN VOLEUR,  
AVANT D'ÊTRE ENLEVÉ ET MENÉ EN VIRGINIE, REVINT  
COMME NÉGOCIANT, SE MARIA CINQ FOIS À QUATRE PUTAINS,  
FUT À LA GUERRE, SE COMPORTA BRAVEMENT, OBTINT DE L'AVANCEMENT,  
FUT NOMMÉ COLONEL D'UN RÉGIMENT, REVINT EN ANGLETERRE,  
ET S'ENFUIT AVEC LE CHEVALIER ET VIT MAINTENANT  
À L'ÉTRANGER, ACHEVANT UNE EXISTENCE  
PLEINE DE RÊVE ET RESTE RÉSOLU  
À MOURIR GÉNÉRAL.





## P R É F A C E

Monsieur,

Il est tellement entré dans les habitudes de rédiger des préfaces à tous les livres de ce genre pour les présenter au monde sous leur jour le plus avantageux que je ne peux y échapper, même si, tout compte fait, cet ouvrage en exige moins qu'aucun livre qui le précédât jamais ; son allure plaisante et délectable parle d'elle-même, sa part utile et instructive est si importante et source de tant de bienfaits qu'il faudrait un livre aussi long que celui-ci pour mettre en valeur avec à-propos la grande variété des sujets qu'il aborde.

On trouvera ici à foison les pertinentes observations sur les bénédictions et les avantages d'une éducation saine et bien menée, et sur la ruine de tant de milliers de jeunes de toute origine dans cette nation faute d'en avoir bénéficié ; c'est pourquoi combien d'écoles et d'œuvres devraient être améliorées afin de prévenir la déchéance de tant d'enfants malheureux qui, d'année en année, sont, dans cette ville, élevés pour la potence.

La condition misérable des enfants malheureux, dont la plupart sont d'un tempérament naturel docile susceptible de les conduire à apprendre le meilleur plutôt que le pire, est vraiment déplorable, et si abondamment observée dans l'histoire de la jeunesse du héros, où, bien que des circonstances l'aient conduit à devenir un voleur à cause de sa misère, la

droiture étrange de ses principes lui est restée et lui a fait abhorrer très tôt la pire face de son négoce et, finalement, l'a amené à s'en détourner tout à fait. S'il était venu au monde avec les atouts de l'éducation, et s'il avait été assez instruit pour développer les généreux principes dont il disposait en lui, quel homme n'aurait-il pas pu devenir !

Les vicissitudes de sa fortune en ce bas monde offrent un terrain bien propice à ce que le lecteur fasse une promenade délicieuse : il arpentera un jardin où il pourra cueillir des simples bienfaisants, ni toxiques ni vénéneux, où il verra la vertu et les voies de la sagesse approuvées partout, honorées, encouragées, récompensées, où il verra le vice et toute espèce de perversité accompagnés de la misère, de toutes sortes de malheurs, et, au bout du compte, le péché et la mortification allant de conserve, cependant que les individus recueillent la réprobation et le reproche, et les crimes l'horreur.

Tout lecteur corrompu sera encouragé ici à s'amender, et il apparaîtra que le meilleur et seul profitable aboutissement d'une vie menée sur la mauvaise pente est le repentir ; que là résident le confort, la paix et, la plupart du temps, l'espérance ; que le repentir pourra s'en revenir tel le prodigue, et que la dernière part de sa vie ne pourra qu'être meilleure que son commencement.

Quoique dans ces points et bien d'autres de la même nature résident les desseins et intentions de l'ensemble du livre, je pense que je n'ai nul besoin de dire un mot de plus pour faire l'éloge d'une partie du reste, que dis-je, de l'ensemble ; s'il est vrai que décourager toute intention de faire le mal et encourager la vertu et la bonté, dis-je, si c'est cela que semble chercher cette publication, alors il ne se trouvera aucune objection et on ne trouvera pas d'importance à la question de l'authenticité de ce récit. Si le Colonel en a vraiment fait une histoire ou une parabole, elle sera tout autant utile et

susceptible de faire le bien et, en cela, elle se recommande elle-même sans autre forme d'introduction.

Votre humble serviteur,

L'ÉDITEUR <sup>1</sup>

1. Ce préambule, omis le plus souvent dans les versions françaises, est considéré par les éditeurs anglais comme partie intégrante du texte de Daniel Defoe, ce pour quoi nous le présentons. (*NdÉ.*)



Comme ma vie a été une véritable marqueterie de la nature et maintenant que je suis en mesure de regarder ce qu'elle fut avec plus de sécurité et de recul que ce n'est ordinairement le lot du clan auquel j'ai appartenu autrefois, je crois que mon histoire peut trouver sa place au soleil aussi bien que d'autres qui sont, à ce que je vois, lues tous les jours avec plaisir, bien qu'elles soient, je pense, moins divertissantes et moins instructives que ne le paraîtra la mienne.

Mes origines peuvent, autant que je sache, être aussi élevées que celles de n'importe qui, car ma mère fréquentait des gens de très bonne compagnie, mais cela fait partie de son histoire plutôt que de la mienne. Tout ce que j'en sais, par tradition orale, se borne à ceci : ma nourrice m'a dit que ma mère était une femme de distinction, mon père un homme de qualité, et qu'on lui avait donné une gentille somme d'argent pour les débarrasser, tous les deux, des ennuis dont s'accompagne en général le malheur d'avoir à élever un enfant qui ne devrait pas être vu et dont il ne faudrait pas qu'on entendît parler.

À la demande de ma mère, mon père, à ce qu'il paraît, remit à ma nourrice plus qu'il n'avait été convenu, en échange de la promesse solennelle qu'elle me traiterait bien et m'enverrait à l'école. Il l'adjura, si j'atteignais l'âge de comprendre ce que cela voulait dire, d'avoir grand soin de me rappeler que j'étais un gentleman ; c'était là, disait-il, toute l'éducation qu'il lui

demandait pour moi, car il était absolument convaincu que tôt ou tard cette seule idée suffirait à m'inspirer des pensées en rapport avec ma naissance et que je me conduirais en gentleman si je m'en croyais un.

Toutefois mes malheurs n'étaient pas destinés à prendre fin aussitôt que commencés. Il est très rare que les malchanceux ne le soient qu'une journée durant ; de même que les grands s'élèvent par degrés jusqu'aux sommets glorieux où ils resplendissent, de même les malheureux, engloutis dans les profondeurs de la misère par une série continue de désastres, y croupissent longtemps dans les tortures et les agonies d'une lamentable existence avant qu'un changement de fortune, si la chose se produit jamais, leur apporte une perspective de délivrance.

Ma nourrice tint les engagements qu'elle avait pris avec autant d'honnêteté qu'on en pouvait attendre d'une personne de sa condition, avec autant d'honnêteté surtout que les circonstances voulurent bien le lui permettre ; car elle m'éleva très soigneusement en compagnie de son propre fils et d'un autre enfant de la honte, tout comme moi, qu'elle avait pris dans les mêmes conditions.

Je m'appelais John, à ce qu'elle me dit, mais ni elle ni moi nous n'avons jamais rien su d'un nom de famille qui fut mien ; il ne me restait donc qu'à m'appeler M. N'importe Quoi, du nom qui me plairait, selon que le destin et des circonstances meilleures m'en donneraient l'occasion.

Il se trouva que le fils de ma nourrice (il avait à peu près un an de plus que moi) s'appelait John, lui aussi, et qu'environ deux ans plus tard, quand elle prit avec elle celui que j'ai appelé plus haut un autre enfant de la honte, son nom était John également.

Comme nous étions tous des John, nous étions tous des Jack, et ce fut bientôt ainsi qu'on nous appela, car, dans cette partie de la ville où nous étions élevés, c'est-à-dire du côté de

Goodman's Fields, les John sont généralement appelés Jack ; mais ma nourrice, à qui il faut reconnaître qu'elle avait bien le droit de chercher à distinguer un peu son propre fils du reste, se mit à l'appeler Capitaine, parce que – parbleu – il était le plus âgé.

Vexé de voir donner du Capitaine à ce gamin, je pleurai et déclarai à ma nourrice que je voulais être appelé Capitaine, moi aussi, puisqu'elle m'avait dit que j'étais un gentleman et je serais sûrement capitaine un jour. La brave femme, pour avoir la paix, me dit que, parfaitement, j'étais un gentleman et qu'en conséquence je serais au-dessus de capitaine, que je serais colonel, ce qui est beaucoup mieux que capitaine. « En effet, mon chéri, me dit-elle, le dernier des bonshommes à chapeau de toile cirée, s'il parvient seulement à devenir lieutenant sur un caboteur, on l'appelle capitaine, tandis que les colonels sont des soldats et que seuls les gentilshommes sont promus colonels ; de plus, j'ai connu des colonels qui sont devenus des lords et des généraux, tout bâtards de propre-à-rien qu'ils étaient au début. Aussi, c'est entendu, on t'appellera Colonel. »

Ma foi, cela me calma sur le moment, mais je ne fus vraiment satisfait qu'un peu plus tard, lorsque j'eus entendu ma nourrice dire à son fils que j'étais un gentleman et que, par conséquent, il devait m'appeler Colonel ; le résultat fut que le petit se mit à pleurer en disant qu'il voulait être appelé Colonel. La scène me causa une joie intense, et de voir pleurer ainsi pour être appelé Colonel me convainquit que le grade était supérieur à celui de capitaine. L'ambition est si universellement installée dans l'esprit des hommes qu'il n'y a pas un petit mendigot qui n'en ait sa part.

Nous eûmes donc le Colonel Jack et le Capitaine Jack. Quant au troisième gamin, il resta Jack tout court, pendant plusieurs années, jusqu'au moment où il obtint de l'avancement par la grâce de sa naissance, ainsi que je vous le dirai en temps utile.

Nous étions tous les trois des garçons pleins de vie et nous promîmes très tôt, différents épisodes de notre vie permettent de l'affirmer, de devenir tous des coquins. Pourtant, je dois dire que, si ce que l'on m'a raconté de ma nourrice est vrai, la brave femme fit tout ce qu'elle put pour empêcher ça.

Avant d'aller plus loin dans notre histoire, il serait très indiqué de vous parler un peu de nos caractères, à moi et à mes frères Jack, tels que je les retrouve en ma mémoire, aussi loin que je peux remonter. Je serai bref et impartial.

Le Capitaine Jack était notre aîné d'une année entière. C'était un garçon trapu, fort, solidement bâti, promis à devenir gros, mais non grand, quand il atteindrait l'âge d'homme. Au moral, il était rusé, sombre, réservé, méchant, vindicatif; avec ça, brutal, sanguinaire et porté à la cruauté. Dans ses manières, c'était tout juste un rustre, un paysan, une espèce de charretier, malin comme est forcé de l'être un gosse des rues, mais ignare et depuis l'enfance incapable d'apprendre. Il avait beaucoup du tempérament du bouledogue, hardi et prêt à tout, mais nullement généreux. Aucune des maîtresses de l'école où nous allions n'avait réussi à lui enseigner quoi que ce fût; non, pas même ses lettres. Comme s'il avait été un voleur-né, il subtilisait tout ce qui se trouvait à sa portée, volant presque depuis qu'il parlait, et cela pas seulement à sa mère, mais à tout le monde, et même à nous qui étions ses frères et compagnons. C'était un coquin d'origine, prêt à commettre, par inclination, les crimes les plus odieux. Il n'avait ni le goût ni l'intelligence d'être honnête; non, pas même, dirai-je, à l'égard de ses frères en canaillerie, alors que les autres voleurs se font un point d'honneur de se montrer loyaux entre eux.

L'autre, c'est-à-dire le plus jeune des trois John que nous étions, s'appela le Major Jack pour la raison que voici: la dame qui l'avait remis à notre nourrice lui avait avoué que l'enfant avait pour père un major des Gardes dont elle était obligée de cacher le nom, mais cela suffit. On l'appela donc



d'abord John le Major, puis le Major et, enfin, quand nous nous mîmes à rôder ensemble, le Major Jack.

Le Major Jack était un garçon agréable, joyeux et blagueur : il ne manquait pas d'esprit – particulièrement de répartie, comme on dit –, il était plein de bonne humeur et de drôlerie, et avait en lui, je l'ai dit souvent, quelque chose d'un gentleman. Doué d'un réel courage, il n'avait peur de rien et il était capable de regarder la mort en face, sans une hésitation. S'il avait l'avantage, il était l'être le plus généreux qui fût, et le plus accessible à la pitié. En un mot, si, à des tendances chevaleresques innées, il avait joint l'honnêteté, il eût fait un excellent homme. Il avait tout comme moi appris à lire et, de même qu'il parlait fort bien, il écrivait des choses sensées dans une langue très élégante, ainsi que vous le verrez dans la suite de l'histoire.

Quant à votre humble serviteur, le Colonel Jack, c'était un pauvre diable, malheureux et docile, qui eût été très désireux, et aussi très capable, d'apprendre n'importe quoi s'il avait eu autre chose que le démon pour maître d'école. Il fut jeté dans le monde si tôt que, lorsqu'il commença à faire le mal, il n'en comprenait ni l'ignominie ni ce qu'il fallait en attendre en retour. Je me souviens fort bien qu'une fois, comme j'avais été conduit devant un juge, pour un vol dont en fait je n'étais pas coupable, et comme je m'étais défendu en discutant, en prouvant les erreurs de mes accusateurs et en montrant comment ils se contredisaient, le juge me dit que c'était bien dommage de ne pas mieux m'employer, car mon éducation me destinait à mieux, en quoi, d'ailleurs, Son Honneur se trompait, car exception faite de la lecture et de l'écriture, et rien de plus, avant ma dixième année, on ne m'avait jamais appris qu'à voler.

Mais j'avais pour la parole un don naturel et je pouvais en dire sur n'importe quel sujet autant que la plupart des gens à qui on n'en avait pas plus appris qu'à moi.

Je passais auprès de mes camarades pour un garçon intrépide, résolu, capable d'affronter n'importe quelle bataille. Mais j'avais de moi-même une opinion différente, et c'est pourquoi j'évitais de me battre autant que je le pouvais, me risquant parfois pourtant à le faire et m'en sortant bien, car j'étais de solide structure et souple par-dessus le marché. Malgré cela, je me suis souvent tiré d'affaire avec ma langue là où mes mains n'auraient pas suffi, et cela aussi bien une fois devenu un homme qu'au temps où j'étais gamin.

J'étais prudent et habile dans mon métier et je me faisais prendre moins souvent que mes confrères les voleurs. Je veux dire quand j'étais enfant, car, plus tard, devenu un homme, je ne me fis plus prendre; non, pas une fois en vingt-six ans, puisque c'est de cela que je suis vieux dans la profession, et toujours impendu, comme je vous le raconterai.

Quant à ma personne, étant donné que j'étais sale comme un gamin qui traîne autour d'une verrerie, dort dans la cendre et vit dans la boue des rues, on ne peut pas espérer que j'avais l'air d'autre chose que ce que j'étais, et nous en étions tous là; c'est-à-dire que je ressemblais à un de ces gosses qui vous disent: «Faire vos souliers, Votre Honneur?»; à un petit mendiant, à un drôle, à tout ce que vous voudrez; que j'étais méprisable et malheureux au dernier degré; et, pourtant, je me souviens de gens qui disaient de moi: «Cet enfant a une bonne figure; lavé et bien vêtu, il ferait un gentil garçon. Regardez-moi les yeux qu'il a! Est-ce qu'il n'a pas un sourire agréable? Quel dommage! Je me demande ce qu'étaient le père et la mère de cette petite fripouille!», et d'autres choses du même genre; ensuite, ils m'appelaient et me demandaient mon nom; je leur disais que je me nommais Jack. «Mais ton nom de famille? disaient-ils. – Je ne sais pas! disais-je. – Qui sont ton père et ta mère? – Je n'en ai pas! – Comment? Et tu n'en as jamais eu? – Non, disais-je, pas que je sache!» Alors, ils secouaient la tête et s'apitoyaient. «Pauvre petit!» et «C'est

bien triste!», ou quelque chose comme ça. Là-dessus, ils me laissaient aller. Mais tout cela m'est resté dans le cœur.

J'avais presque dix ans, le Capitaine en avait onze et le Major environ huit, quand ma brave femme de nourrice mourut. Son mari, un matelot, avait été noyé peu auparavant avec la frégate *Gloucester*, un des navires du roi qui avait fait naufrage en voguant vers l'Écosse avec le duc d'York, au temps du roi Charles II. L'honnête femme étant morte très pauvre, la paroisse dut pourvoir aux frais de l'enterrement, cependant que nous, les trois Jack, nous escortions le corps. Comme nous passions tous pour ses enfants, ce fut moi, le Colonel, qui conduisis le deuil. Le Capitaine, qui était l'aîné, rentra très malade.

La brave femme décédée, nous nous trouvâmes, tous les trois, lâchés en liberté de par le monde. Que la paroisse se chargeât de nous, nous ne nous en préoccupions guère. Nous errions de droite et de gauche, tous les trois ensemble, et comme les gens, dans Rosemary Lane, Ratcliff et le voisinage, nous connaissaient assez bien, nous obtenions de la nourriture plutôt facilement et sans trop mendier.

Pour ma part, j'avais la réputation d'un garçon extrêmement poli et honnête, car, si l'on me chargeait d'une commission, je la faisais vite et avec soin, et, si l'on me confiait quelque chose, je n'y touchais jamais pour en subtiliser une partie, me faisant un point d'honneur d'accomplir avec ponctualité ce que l'on attendait de moi, cela bien que je fusse dans tous les autres cas un voleur aussi fieffé que n'importe qui.

Assez souvent, des boutiquiers, parmi les plus pauvres, me laissaient à leur porte pour veiller sur leur magasin tandis qu'ils allaient dîner ou poussaient jusqu'à quelque cabaret; je m'acquittai toujours de cette tâche gratuitement, de bon cœur et avec la plus scrupuleuse honnêteté.

Le Capitaine Jack, au contraire, enfant morose, patibulaire et brutal, n'avait jamais à la bouche un mot qui sentît

les bonnes manières ou la bonne humeur. Il disait « oui » ou « non », quand on lui posait une question, et c'était tout, nul n'obtenant de lui la moindre complaisance. Si on l'envoyait en courses, il en oubliait la moitié, se mettait à jouer s'il rencontra des camarades, et ne la faisait pas du tout, s'il la faisait, revenait toujours sans réponse ; ce qui était agir avec un tel manque d'égards que personne n'avait jamais un mot aimable pour lui et que tout le monde disait qu'il avait bien l'air d'un coquin et qu'il finirait par être pendu. En bref, n'obtenant des gens rien de bonne grâce, il fut, autant dire, obligé de devenir voleur, par pur besoin de pain à manger ; en effet, s'il mendiait, il le faisait d'un ton rogue et semblait plutôt ordonner aux gens de lui donner des victuailles que les en prier ; à tel point qu'un homme qui venait de lui faire la charité et qui le connaissait lui dit un jour : « Capitaine Jack, à présent que tu es gamin, tu n'es qu'une espèce de sale mendiant maladroit, et je me demande, quand tu seras grand, si tu ne vas pas être capable de demander aux gens leur bourse entière plutôt qu'une aumône. »

Le Major était un joyeux garçon, étourdi, toujours de belle humeur, qui ne se plaignait jamais, qu'il eût à manger ou non, et qui se recommandait si bien par sa bonne mine que tout le voisinage l'aimait et qu'il obtenait, de-ci de-là, toujours assez à manger. Ainsi, à nous trois, nous arrivions à nous débrouiller, tout en étant à deux doigts de mourir de faim. Pour le logement, l'été, nous couchions près des corps de garde ou sur des seuils où nous étions connus – quant au lit, nous en perdîmes toute notion pendant plusieurs années après la mort de ma nourrice ; en hiver, nous nous glissions dans les fosses à cendres et sous les voûtes de soubassement d'une verrerie appelée la verrerie Dallow, près de Rosemary Lane, ou d'une autre verrerie dans Ratcliff Highway.

Nous vécûmes de cette façon pendant quelques années, et nous ne manquâmes pas à la fin de tomber dans une bande

de fripons, nus et déguenillés comme nous, aussi mauvais que le diable pouvait désirer les voir à un âge si précoce, et mûrs pour tous les méfaits qui pourraient leur convenir lorsqu'ils auraient pris quelques années.

Je me souviens que, par une froide nuit d'hiver, nous fûmes dérangés dans notre sommeil par un officier de police et sa garde; ils réclamaient à cor et à cri un certain Cou-Tordu, qui avait commis quelque crapulerie et qu'ils devaient trouver, à ce qu'on leur avait dit, parmi les petits mendigots sous les voûtes de soubassement de la verrerie.

L'alarme donnée, nous fûmes réveillés au milieu de la nuit par un: «Sortez de là-dedans, tas de jeunes démons, sortez de là-dedans et montrez-vous!» Nous comparûmes tous; quelques-uns sortirent, en se frottant les yeux et en se grattant la tête, et on tira les autres hors de leur trou. Je crois que nous étions dix-sept en tout, mais Cou-Tordu, comme ils l'appelaient, n'était pas du nombre. Il semble que c'était un bon grand gars, qui comptait d'ordinaire parmi les habitants de l'endroit. Il avait pris part à un vol effectué la nuit précédente, et son camarade, capturé, avait en le dénonçant, dans l'espoir d'échapper au châtement, indiqué où il gîtait d'habitude; mais Cou-Tordu, avisé, à ce qu'il semble, s'était garé, au moins pour cette fois. Il nous fut donc permis de regagner notre appartement bien chaud où, dans les cendres de charbon, je dormis bien de froides nuits d'hiver, je dirai même bien des hivers, aussi profondément et confortablement installé que je l'aie jamais été depuis, encore qu'en de meilleurs logements.

Cette vie, nous la menâmes un bon moment, deux ans, je crois, sans faire de mal et sans même en avoir l'envie. Nous allions généralement tous les trois ensemble, car, pour tout dire d'un mot, le Capitaine, soit qu'il manquât d'adresse, soit qu'il y eût en lui quelque chose de désagréable, serait mort de faim si nous ne l'avions pas gardé avec nous. Comme nous

étions toujours ensemble, on nous connaissait généralement sous le nom des trois Jack, mais le Colonel Jack avait souvent la préférence sous bien des rapports. Le Major, comme je l'ai dit, était aimable et gentil, mais c'était toujours le Colonel qui parlait aux gens les plus distingués, je veux dire les plus distingués de ceux qui consentaient à bavarder avec un petit mendiant. Dans ces conversations, j'étais tout le temps en train de me renseigner, posant des questions aussi bien sur les choses publiques que privées ; j'aimais particulièrement m'entretenir avec les marins et les militaires, qui me parlaient de la guerre et des batailles, livrées en mer ou sur les côtes, auxquelles certains d'entre eux avaient pris part ; comme je n'oubliais jamais rien de ce qu'ils me disaient, je fus bientôt, c'est-à-dire au bout de quelques années, en mesure de donner, de la guerre de Hollande et de ses engagements maritimes, de la bataille des Flandres et de la prise de Maastricht, ainsi que d'événements analogues, un récit aussi bon que celui de ceux qui y avaient participé et cela fit que ces vieux soldats et ces vieux loups de mer adoraient parler avec moi eux aussi, et me raconter toutes les histoires dont ils pouvaient se souvenir, non pas seulement celles des guerres en cours, mais aussi celles du temps de Cromwell, de la mort du roi Charles I<sup>er</sup> et d'autres encore.

Aussi, tout jeune que j'étais, j'étais une manière d'historien et, bien que je n'eusse lu aucun livre et que je n'en eusse jamais eu à lire, j'étais capable de donner une relation acceptable de ce qui s'était passé dans le monde et de ce qui était en train de s'y passer, particulièrement quand notre propre pays était intéressé à l'affaire. Je savais les noms de tous les bateaux de notre flotte et aussi ceux de qui les commandaient, et cela avant mes quatorze ans, ou en tout cas très peu après.

Le Capitaine Jack, à cette époque, eut de mauvaises fréquentations et s'éloigna de nous : il se passa un bon moment

avant que nous n'eussions de ses nouvelles, six mois, je pense, ou à peu près. À ce que je compris, il s'était fait ramasser avec une bande de voleurs d'enfants. Ces odieux individus faisaient disparaître les enfants des gens, c'est-à-dire qu'ils les enlevaient dans l'obscurité et, les bâillonnant, les portaient dans certaines maisons où des bandits les attendaient, pour en prendre livraison, les transporter à bord de navires en partance pour la Virginie et enfin, là, les vendre.

C'était un métier pour lequel l'horrible Jack – car je l'appelai comme ça lorsque nous eûmes grandi – était fort bien taillé, particulièrement dans ce qu'il avait de violent; en effet, si un petit enfant tombait dans ses griffes, il lui couperait la respiration au lieu de lui tenir simplement une main sur la bouche, sans se casser la tête à se demander si l'enfant n'était pas à moitié étranglé, du moment qu'il l'empêchait de faire du bruit. Il semble que la bande accomplît, vers cette époque, quelque chose de spécialement odieux, soit qu'un enfant ait été tué, soit qu'on l'ait violenté; en tout cas, c'était, paraît-il, le rejeton d'un éminent citoyen et ses parents trouvèrent, d'une façon ou d'une autre, une piste qui leur permit de récupérer leur enfant, bien qu'en fâcheuse condition et quasi mort. J'étais trop jeune et il y a trop longtemps de cela pour que je me rappelle toute l'histoire, mais la bande entière fut capturée et envoyée à Newgate, et le Capitaine Jack avec les autres, bien qu'il fût encore jeune, puisqu'il n'avait pas alors beaucoup plus de treize ans.

Quelle punition fut infligée aux bandits, je ne pourrais le dire maintenant, mais le Capitaine, n'étant qu'un gamin, fut condamné à être vigoureusement fouetté par trois fois à Bridewell. Le lord-maire ou le greffier lui dit qu'on lui faisait cela parce qu'on avait pitié de lui, pour lui épargner la potence, et il n'omit pas d'ajouter qu'il avait l'air de quelqu'un destiné à être pendu et qu'il ferait bien de s'en défier. Ce fut pendant qu'il était à Bridewell que j'entendis parler de

ses malheurs, et j'allai le voir avec le Major, car c'étaient les premières nouvelles que nous avions de ce qu'il était devenu.

Le jour même où nous allâmes le voir, il fut extrait pour être « corrigé », comme ils disaient, en exécution du jugement, et, la sentence stipulant que les choses devaient être faites avec énergie, elles le furent, on peut le dire. L'officier municipal, qui était le président de Bridewell et qu'on appelait, je crois, sir William Turner, ne cessa de le sermonner, lui disant qu'il était très jeune, qu'il était bien triste qu'un garçon de son âge fût promis au gibet, que cette correction devrait lui servir d'avertissement, que c'était une chose odieuse que de voler de pauvres enfants innocents, et bien d'autres choses encore, tout cela pendant que l'homme avec un insigne bleu le fouettait sans merci, car il ne devait pas cesser tant que sir William n'aurait pas frappé sur la table avec un petit marteau.

Le pauvre Capitaine trépigrait, sautait et hurlait comme un fou, et je dois avouer que je fus effrayé, presque à mort. Certes, n'étant qu'un pauvre gamin, je ne pus m'approcher suffisamment pour voir comment on le traitait, mais je le vis ensuite, avec son dos tout marqué par des lanières et, par endroits, ensanglanté, de sorte que je pensai mourir de ce seul spectacle ; je devais par la suite me familiariser avec ces choses-là.

Je fis ce que je pus pour reconforter le pauvre Capitaine lorsqu'on me permit de l'approcher. Mais il n'était pas au bout de ses peines, car on devait encore lui donner deux autres tournées analogues avant d'en avoir terminé avec lui ; de fait, ils le flagellèrent si durement qu'ils le dégoûtèrent pour longtemps du métier de ravisseur d'enfants, mais il y revint cependant et continua à l'exercer aussi longtemps que dura cette spécialité qu'on devait abandonner peu d'années plus tard.

Le Major et moi, bien que fort jeunes, nous fûmes vivement impressionnés pour quelque temps par le traitement sévère



infligé au Capitaine, et on peut dire que nous fûmes aussi corrigés que lui-même, bien que nous n'eussions pas pris part à ses crimes. Pourtant, un an ne s'était pas écoulé que le Major, un garçon facile et de bon naturel, se laissa entraîner par une paire de jeunes vauriens qui fréquentaient le logis de la verrerie à aller faire un tour, comme ils se plaisaient à dire. Ces messieurs étaient fort bien assortis : le Major avait environ douze ans et le plus vieux de ceux qui le guidaient n'en avait pas plus de quatorze. Il s'agissait d'aller à la foire de la saint Barthélemy, et le but du déplacement était, en bref, d'explorer des poches.

Le Major ne connaissait rien du métier et ne devait par conséquent rien faire, mais ils ne lui en avaient pas moins promis une part, comme s'il avait été aussi expert qu'eux en la matière. Ils partirent donc. Les deux adroits coquins se débrouillèrent si bien que, lorsqu'ils revinrent vers huit heures du soir à nos poussiéreux quartiers de la verrerie, ils s'assirent dans un coin et se mirent à partager leur butin à la lueur du four. Le Major déballa les marchandises, car aussitôt qu'ils s'étaient livrés à une emplette les autres se déchargeaient en lui repassant tout, de sorte que, s'ils avaient été pincés, on n'aurait rien trouvé sur eux.

Ils avaient eu une veine diabolique, et sûrement le diable les assistait en leur désignant leur proie, afin d'attirer à lui et d'encourager à la tâche ce jeune apprenti qu'avaient refroidi les malheurs du Capitaine. Voici quelle était, ce premier soir, la liste de leurs « acquisitions » :

- 1) Un mouchoir blanc, soutiré à une jeune campagnarde tandis qu'elle contemplait un paillasse ; il contenait, noués dans un coin, trois shillings, six pence, et un paquet d'épingles ;
- 2) Un mouchoir de couleur, enlevé de la poche d'un jeune paysan tandis qu'il achetait une orange douce ;
- 3) Une bourse en ruban, contenant onze shillings, trois pence

et un dé à coudre en argent, subtilisés dans la poche d'une jeune femme, alors qu'un type s'offrait à l'accompagner ;

*N. B. – Effectivement, elle s'était peu après aperçue de la disparition de sa bourse, mais, ne voyant pas le voleur, elle avait accusé l'homme qui voulait l'accompagner et s'était mise à crier : « Au voleur ! », de sorte que la foule s'était jetée sur lui ; mais, connu dans la rue, il se tira de l'aventure, non sans de grandes difficultés.*

4) Un couteau-fourchette, qu'une paire d'enfants venaient juste d'acheter et avec lequel ils rentraient à la maison ; le garnement qui l'avait pris s'en était emparé dans la minute même où le gamin l'avait mis dans sa poche ;

5) Une petite boîte en argent, contenant sept shillings, tout en petite monnaie d'argent, en pièces de un penny à quatre pence ;

*N. B. – Cette boîte, autant qu'il semble, une servante l'avait tirée de sa poche pour payer son entrée dans une baraque où elle allait voir une représentation et la petite fripouille avait dû la lui prendre aussitôt qu'elle l'avait remise dans sa poche.*

6) Un autre mouchoir, en soie, provenant de la poche d'un monsieur ;

7) Un autre ;

8) Une poupée articulée et un petit miroir, volés à l'étalage d'un marchand de jouets de la foire.

Toute cette cargaison, ramenée sans dégâts un après-midi, ou plutôt un soir, rien que par deux petits coquins tellement jeunes, était, il faut le reconnaître, extraordinaire. Le Major, le lendemain, se montra étrangement surexcité.

Il vint à moi très tôt – j'étais allongé pas loin de lui – et me dit :

– Colonel Jack, je voudrais te parler !

– Eh bien ! fis-je, raconte !

– Non, me dit-il, il s'agit d'une affaire importante et je ne peux pas parler ici !

Nous sortîmes donc. Dès que nous fûmes dans l'étroite ruelle qui longe la verrerie, il me dit :

– Regarde ça ! – et me montrant sa petite main à peu près pleine d'argent, il reprit : Tiens ! Il faut que tu en aies !

Là-dessus, il me donna une pièce de six pence et, en menues piécettes d'argent, la valeur de un shilling. Cela me fit grand plaisir, car, tout gentleman que j'étais et quelque bonne opinion que j'eusse de moi-même pour cette seule raison, je n'avais jamais de ma vie possédé la somme de un shilling, pas vraiment à moi.

Je me montrai alors anxieux de savoir comment il était devenu si riche, car il avait reçu pour sa part sept shillings six pence en argent, le dé à coudre en argent et un mouchoir de soie, ce qui représentait une fortune pour lui qui, pas plus que moi-même, n'avait de sa vie possédé un shilling d'un seul coup.

– Et que vas-tu faire de tout ça, Jack ? lui demandai-je.

– Ce que je vais faire ? me répondit-il. La première chose, ce sera d'aller au marché aux puces pour y acheter une paire de souliers et des bas !

– Très bien ! dis-je. Je ferai comme toi !

Nous partîmes de compagnie et nous nous achetâmes chacun, pour commencer, une paire de bas, ce qui nous coûta cinq pence – non pas cinq pence par paire, mais cinq pence en tout –, et c'étaient d'ailleurs de très bons bas, dignes de porteurs plus relevés, je puis vous l'assurer.

Nous eûmes plus de mal à nous procurer des chaussures, mais, finalement, après avoir cherché un bon bout de temps pour trouver quelque chose d'assez bon pour nous, nous découvrîmes une boutique bien pourvue où, pour seize pence, nous achetâmes deux paires de souliers.

Nous les mîmes tout de suite avec infiniment de satisfaction, car il y avait longtemps, lui comme moi, que nous n'avions eu sur les jambes des bas possédant encore leurs

pieds. Je me trouvai si ragaillardi d'avoir une paire de bas bien chauds et des souliers secs – des objets, je dois le dire, dont j'avais depuis longtemps perdu l'habitude – que je me mis à me remémorer ma qualité de gentleman, à laquelle je me crus sur le moment en voie d'accéder.

– Écoute-moi, Major! dis-je quand nous fûmes ainsi équipés. De notre vie, toi et moi, nous n'avons jamais eu d'argent, et nous n'avons jamais fait un bon repas. Si nous allions quelque part en faire un? J'ai très faim.

– Alors, dit le Major, allons-y! J'ai faim, moi aussi!

Nous allâmes donc dans une gargote de Rosemary Lane, où nous nous traitâmes noblement et où nous commençâmes, à ce que je me dis, de vivre comme des gentilshommes, puisque nous eûmes trois pence de bœuf bouilli, deux pence de pudding, un « pavé » de pain – ils l'appelaient comme ça – et une pinte entière de bière forte, tout cela pour sept pence en tout.

*Note. – Chacun de nous eut, par-dessus le marché, une bonne portion d'un savoureux bouillon de bœuf; mais ce qui me fit merveilleusement chaud au cœur, c'est que, durant tout le temps que nous fûmes à table, la servante et le garçon de la maison, toutes les fois qu'ils passaient devant la logette ouverte où nous étions assis, jetaient un coup d'œil vers nous et demandaient: « Messieurs, vous avez appelé? » ou: « Avez-vous appelé, messieurs? », ce qui me fut, je le proclame, aussi agréable que le repas lui-même.*

Personne, ni le meilleur amphitryon de la paroisse de Stepney, ni le lord-maire de Londres, ni le plus grand homme de la terre, personne n'a pu être plus heureux en imagination, et d'un bonheur plus complet, sans chagrin, sans ombre, que je l'étais en cette heure de félicité. Comparé à moi, le Major Jack était un riche propriétaire, mais j'avais une fortune à côté de ce que j'avais possédé auparavant. En un mot, seul un état comme le mien, d'absolue ignorance d'une félicité supérieure, pourrait amener quelqu'un à se croire d'aussi

haut rang que je me jugeais, bien que ma part du butin n'eût été que de dix-huit pence.

Cette nuit-là, le Major et moi, nous fûmes tout à la joie de notre triomphe et nous dormîmes d'un sommeil paisible à l'endroit ordinaire, enveloppés par cette chaleur des feux de la verrerie au-dessus, qui compensait largement les cendres et les braises dans lesquelles nous nous blottissions.

Ceux qui savent comment sont construites les verreries et ce que sont les arches où l'on entrepose les bouteilles lorsqu'elles sont faites savent que les endroits où on jette les cendres – et où les petits miséreux vont se coucher – constituent dans la maçonnerie des cavités parfaitement closes, sauf à l'entrée, et par conséquent chaudes comme le vestiaire d'un établissement de bains ; qu'il est là-dedans impossible d'avoir froid, fût-on au Groenland ou à la Nouvelle-Zemble, et que les gosses dorment donc là non pas seulement au sûr, mais très confortablement, mis à part les cendres, qui ne les dérangent pas.

Le lendemain, le Major et ses camarades repartirent en expédition, et encore avec succès. Aucun désastre ne leur advint pendant je ne sais combien de mois et le Major Jack, instruit par de fréquents exemples et par des conseils nombreux, devint un pickpocket aussi habile que les autres et poursuivit, avec des fortunes diverses, une carrière trop longue pour que j'en parle maintenant, car j'ai hâte d'en arriver à ma propre histoire, qui est pour le présent celle surtout que je veux conter.

Le Major ne manqua pas de me laisser apprécier chaque jour les conséquences de sa nouvelle prospérité et se montra assez généreux pour me jeter fréquemment un teston, et quelquefois un shilling. Je pus me rendre compte qu'il commençait à avoir des vêtements sur le dos, à délaisser le cendrier – il s'était procuré un logement en société, qui sera peut-être l'objet d'une explication spéciale ailleurs – et, mieux

encore, il se prit à porter chemise, ce à quoi ni lui ni moi ne nous étions risqués depuis trois ans et plus.

Mais je remarquai dans le même temps que, si le Major était prospère et avait bien réussi, et en dépit de sa gentillesse et même de sa générosité à mon égard, puisqu'il me donna de l'argent en maintes occasions, il ne m'avait jamais invité à entrer moi-même dans la société ou à m'embarquer avec lui – ce qui aurait pu me rendre aussi heureux que lui-même. Non, et jamais même il ne me recommanda son occupation.

Je n'étais pas très content de cette réserve à mon endroit. J'avais appris de lui, d'une façon générale, que le métier consistait à explorer des poches et je me disais que, bien que la profession exigeât du talent, de la légèreté de main, une bonne adresse et beaucoup de vélocité, elle ne devait tout de même pas être difficile à apprendre. Je pensais aussi que les occasions étaient nombreuses, que les paysans qui venaient à Londres étaient si niais, si ébahis et si occupés à regarder autour d'eux, que le métier ne comportait pas de grands risques et qu'il me serait aisé de l'apprendre ; j'en connaissais la ligne générale et comment on s'y prenait.

Le diable, qui est subtil, n'oublie jamais ses affaires et est toujours prêt à encourager ses dévots, écarta toutes les difficultés et me fit entrer en relation étroite avec un des plus parfaits « piqueurs » – ou pickpockets – de la ville, notre amitié ne s'expliquant que par le fait que, puisque j'étais enclin à être aussi malfaisant que n'importe qui, il était d'avis qu'il ne fallait pas me décevoir.

Il était au-dessus des petits bonshommes qui allaient rôder à la foire pour y voler des bagatelles, en courant le risque de se faire coffrer pour trois ou quatre shillings ; ses visées étaient plus hautes.

Il me convia avec insistance à aller faire un tour avec lui, ajoutant que, lorsqu'il m'aurait un peu montré le travail, il me laisserait être aussi nuisible que je voudrais, ce qui revenait à

dire, ainsi qu'il me l'expliqua, qu'une fois qu'il m'aurait formé je me mettrais à mon compte si cela me faisait plaisir, et il se contenterait, quant à lui, de me souhaiter bonne chance.

Ce pour quoi, de même que le Major Jack alla avec son associé uniquement pour assister à la pratique et recevoir la récolte et n'en intervint pas moins au partage, de même mon mentor me promit qu'en cas de réussite j'aurais ma part, comme si j'avais été le principal exécutant. C'était là, m'assurait-il, une tradition du métier, afin d'encourager les débutants et de les amener à aborder la profession avec courage, car on n'y pouvait rien faire si on n'avait pas un cœur de lion.

J'hésitai un bon bout de temps, objectant qu'il y avait des risques et racontant l'histoire du Capitaine Jack, mon frère aîné, pourrais-je dire.

– Ma foi, Colonel, me dit-il, je m'aperçois que tu es timide et être timide, c'est en vérité être impropre à notre profession, car il n'y a que les cœurs intrépides qui peuvent foncer dans ce genre de travail ; malgré ça, comme tu n'auras exactement rien à faire, tu n'auras aucun risque à courir pour cette première fois ; si je suis pris, tu ne seras pour rien dans l'affaire et on te laissera en liberté, car il sera facile de démontrer que, quoi que j'aie pu faire, tu n'y as eu aucune part.

Sur ces assurances, je me hasardai à l'accompagner. Je découvris bientôt que mon nouvel ami, voleur de qualité et pickpocket sortant de l'ordinaire, visait infiniment plus haut que mon frère Jack. C'était un garçon plus grand que moi, de beaucoup, car, bien que je ne fusse pas à ce moment-là loin de ma quinzième année, j'étais d'une taille en dessous de mon âge. Quant à la nature même du geste, elle m'était parfaitement étrangère. J'ai appris plus tard ce que j'ignorais au début, mais je fus longtemps avant de comprendre qu'il s'agissait d'un délit. Fouiller dans les poches, je considérais ça comme une sorte de profession, et il me semblait que j'allais

entrer en apprentissage. Au vrai, cela, c'était à une époque où j'étais jeune dans le monde, et plus jeune encore par l'âge, mais, même ensuite, je pensai que c'était tout juste une chose pour laquelle, si nous étions pris, nous risquions d'être mis sous la pompe, douchés – ce que nous appelions « saucés » –, et on n'en parlait plus ; or nous nous moquions bien d'avoir nos haillons un peu mouillés. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai compris que le crime était grave et qu'il pouvait nous valoir d'être envoyés à Newgate. Je ne m'en suis vraiment rendu compte que lorsqu'un grand garçon, presque un homme, qui appartenait à notre clique, fut pendu pour l'avoir commis et j'en fus terriblement effrayé, ainsi que vous le verrez tout à l'heure.

Bref, convaincu par les paroles persuasives du type, je m'en fus avec lui, pauvre gamin innocent et – je me le rappelle fort bien – sans nulle intention de nuire à quiconque. Je n'avais, de ma vie, jamais rien volé, et, si un orfèvre m'avait laissé dans sa boutique, des tas d'or éparpillés autour de moi, avec mission de la garder, je n'aurais touché à rien, tellement j'étais honnête. Mais le subtil tentateur avait appâté son hameçon pour moi d'une manière appropriée à mon jeune âge, de sorte que je ne tenais pas cette exploration des poches pour malhonnête, mais bien, ainsi que je l'ai dit plus haut, pour un genre de métier auquel j'allais être initié et dans lequel j'entrai si bien que je m'y endurcis jusqu'à ne plus être en mesure de battre en retraite. C'est ainsi que je devins involontairement un voleur et le demeurai durant un laps de temps pendant lequel peu d'hommes le sont restés sans en venir à la fin habituelle de ce genre de vie, je veux dire les galères ou le gibet.

Le premier jour où je sortis avec mon nouvel instructeur, il m'emmena directement dans la Cité et, comme nous étions d'abord allés sur le bord de l'eau, il me conduisit dans la longue salle de la Douane. Nous n'étions, au mieux, qu'une



paire de garnements en guenilles, mais j'étais de loin le plus mal vêtu. Mon guide portait chapeau, chemise et cravate. Pour moi, je n'avais rien de tout ça. Mes ordres étaient de me tenir toujours à portée de sa vue ou près de lui, mais pas trop près, et de ne jamais faire attention à lui, sauf quand il viendrait à moi; si quelque incident tumultueux survenait, je devais ne pas avoir l'air de le connaître et soutenir qu'il ne m'était rien.

J'observai mes instructions à la lettre, tandis qu'il allait fureter dans tous les coins et jeter un œil sur tout le monde. Je le suivais du regard, mais me tins toujours à distance, et de l'autre côté de la longue salle. Je faisais semblant de chercher des épingles, de les ramasser dans la poussière quand j'en apercevais et de les piquer sur ma manche, où il y en avait déjà quarante ou cinquante; toutefois, je ne perdais pas des yeux mon camarade qui, je le remarquai, avait l'air très occupé dans la foule des gens qui, massés devant le bureau, s'expliquaient avec les officiers chargés de délivrer les autorisations d'entrée, les acquits-à-caution, etc.

À la fin, mon camarade vint vers moi, se baissa comme pour ramasser une épingle tout près de moi, me glissa quelque chose dans la main et me dit :

– Étouffe ça et suis-moi vivement en bas !

Il ne courut pas, mais, filant rapidement à travers la foule, s'en fut descendre non pas le grand escalier par lequel nous étions venus, mais un petit escalier étroit situé à l'autre bout de la salle. J'avançai derrière lui, il le vit, et nous continuâmes, sans nous arrêter en bas comme je m'y attendais et sans qu'il me dît un mot. Nous allâmes ainsi, par d'innombrables ruelles, passages et petites rues, gagnant Fenchurch Street, puis, par Billiter Lane, Leadenhall Street et, de là, Leadenhall Market.

Ce n'était pas jour de marché à la viande, de sorte que nous pûmes nous asseoir sur un étal de boucher. Là, il me dit

d' « exhiber ». Ce qu'il m'avait passé était un petit portefeuille en cuir, qui renfermait un almanach français et beaucoup de papiers de toutes sortes.

Nous les examinâmes et nous découvrîmes qu'il y avait là plusieurs effets de valeur, comme des lettres de change et d'autres billets, des choses auxquelles je ne connaissais rien. Il y avait dans le nombre un billet de changeur, ainsi qu'il l'appela, d'un certain sir Stephen Evans, trois cents livres payables au porteur et à vue ; il y avait aussi un autre billet, de douze livres dix shillings, celui-là ; un autre effet encore, mais à un nom que j'ai oublié ; et puis, libellés en français, langue que nous ne comprenions ni l'un ni l'autre, un billet ou deux, qui paraissaient être des choses de valeur.

Mon voleur et maître savait fort bien ce qu'il en était des effets de commerce, et je remarquai que, lorsqu'il lut le billet de sir Stephen, il dit :

- Ça, c'est trop gros pour que je puisse m'en débrouiller !
- Quand il en vint au billet de douze livres dix, il me dit :
- Ça peut aller ! Amène-toi, Jack !

Et, entassant les autres papiers dans le portefeuille, il partit à toute allure vers Lombard Street, moi sur ses talons. Quand nous arrivâmes, il entra directement dans la boutique, prit un air passablement grave et se vit payer l'argent sans une hésitation et sans qu'on lui eût posé de question. J'étais de l'autre côté de la rue, à regarder ailleurs, comme quelqu'un qui n'était pas intéressé par ce qui se passait dans le magasin, mais j'observai que, lorsqu'il présenta le billet, il tira de sa poche le portefeuille, comme s'il avait été le commis d'un marchand qui, déjà initié aux affaires, portait d'autres billets sur lui.

On lui paya la somme en or, il la vérifia avec diligence, puis sortit, passant auprès de moi et m'entraînant dans Three Kings Court, de l'autre côté de la rue ; ensuite nous revînmes dans Clement's Lane, suivîmes la rive du fleuve un bout de

chemin jusqu'à Cold Harbour et, là, trouvâmes un bate-  
lier qui, pour un penny, nous passa de l'autre côté de l'eau,  
pour atterrir à St. Mary-over-Stairs, où nous étions assez en  
sécurité.

Là, il se tourna vers moi.

– Colonel Jack, me dit-il, j'ai l'impression que tu es un  
veinard! Nous avons fait une belle affaire. On va aller au  
Champ St. George pour y partager notre butin.

C'est ce que nous fîmes. Nous nous assîmes dans l'herbe,  
assez loin du sentier, et il sortit l'argent.

– Regarde un peu, Jack! me dit-il. De toute ta vie, en as-tu  
jamais vu autant?

– Non, dis-je, jamais! – et j'ajoutai, très innocemment:  
Est-ce que nous devons vraiment garder tout ça?

– Si nous devons le garder? me dit-il. À qui le donne-  
rions-nous?

– Mais, dis-je, est-ce que l'homme qui l'a perdu n'en  
retrouvera pas une partie?

– Qu'est-ce que tu veux dire par là? me demanda-t-il.

– Ma foi, répondis-je, je ne sais pas trop! Seulement, tu  
disais à l'instant que tu lui rendrais bien l'autre billet, celui  
qui est trop gros pour toi!

Il se moqua de moi.

– Tu n'es qu'un enfant, me dit-il, mais je ne te croyais tout  
de même pas si gosse que ça!

Là-dessus, il m'expliqua la chose très gravement. Le billet  
de sir Stephen Evans était un gros effet de trois cents livres.

– Et, me dit-il, si moi, qui ne suis qu'un pauvre, je m'aven-  
turais à aller chercher l'argent, on ne manquerait pas de me  
demander comment il se fait que j'ai cet effet entre les mains  
et de dire que je ne peux que l'avoir trouvé ou volé, de sorte  
que je serais cloué, qu'on me le prendrait et que ça pourrait  
m'attirer des ennuis. Effectivement, j'ai dit qu'il était trop gros  
pour que je puisse m'en débrouiller et que je le rendrais bien

au type si je savais comment m'y prendre. Mais pour ce qui est de l'argent, Jack, pour ce qui est de cet argent que nous avons, je te garantis bien qu'il n'en reverra rien. D'ailleurs, dis-toi bien que, quel que soit le bonhomme qui a perdu ce portefeuille, tu peux être sûr que, dès qu'il s'est aperçu qu'il lui manquait, il a couru prévenir qui de droit que, si quelqu'un venait chercher l'argent, il fallait le faire arrêter. Seulement, là, je suis un petit peu trop vieux pour lui !

– Mais, dis-je, cet effet, qu'est-ce que tu vas en faire ? Est-ce que tu vas le jeter ? En ce cas, quelqu'un le trouvera et ira encaisser l'argent !

– Non, me dit-il. Parce que ce quelqu'un serait coincé et interrogé, tout comme je viens de t'expliquer que je le serais moi-même.

Je ne comprenais pas bien ce que tout cela signifiait et, laissant ce sujet de côté, nous nous mîmes à nous occuper de l'argent. Pour ma part, de ma vie entière je n'en avais tant vu d'un seul coup et je n'imaginai pas non plus ce qu'on pouvait faire de sommes pareilles, si bien qu'à une ou deux reprises je fus sur le point de lui dire de me conserver ma part, ce qui aurait certes été agir comme un enfant, car il est bien certain que je n'en aurais plus entendu parler, même s'il n'arrivait rien à son porteur.

Quoi qu'il en soit, comme il se trouva que je tins ma langue sur ce sujet, il partagea avec moi en toute honnêteté, à cela près qu'à la fin il me dit que, tout en m'ayant effectivement promis la moitié, c'était tout de même la première fois et je n'avais rien fait que regarder, de sorte qu'il pensait que tout serait très bien si j'émargeais un peu moins que lui. Il divisa donc l'argent, soit douze livres dix shillings, en deux parts égales de six livres cinq shillings, retira de ma part une livre et cinq shillings et me dit que je devrais lui donner ça en guise d'étrenne.

– Eh bien, dis-je, prends-le, car à mon avis tu mérites tout !

Malgré ça, je pris le reste.

– Mais, repris-je, qu'est-ce que je vais faire de ça, maintenant? Je ne sais pas où le mettre!

– Quoi? me dit-il. Tu n'as pas de poches?

– Si, dis-je, mais elles sont pleines de trous.

J'ai souvent pensé depuis, et non sans quelque gaieté, que j'avais alors tant de fortune que je n'en savais que faire. Je n'avais pas de logis, pas de boîte ou de tiroir pour cacher mon argent, pas même une poche, puisque, comme je viens de le dire, les miennes étaient pleines de trous. Je ne connaissais personne au monde à qui m'adresser, personne à qui confier ma fortune; car, pauvre va-nu-pieds en guenilles que j'étais, on m'aurait immédiatement dit que j'avais volé quelqu'un, on m'aurait peut-être arrêté, et mon argent aurait été mon crime, comme on dit souvent dans les pays étrangers. En tout cas, maintenant que je regorgeais de fortune, voilà que je regorgeais de souci, car je ne savais comment faire pour garder mon argent. Cela me préoccupa longtemps et, le lendemain, j'en fus si tourmenté que je m'assis pour pleurer.

Rien ne peut être plus embarrassant que cet argent ne le fut pour moi cette nuit-là. Je le portai dans ma main un bon moment. La somme était en or, à l'exception de quatorze shillings, ce qui revient à dire qu'il y avait quatre guinées et que les quatorze shillings étaient plus difficiles à porter que les quatre guinées. À la fin, je m'assis, retirai un de mes souliers et mis dedans les quatre guinées. Mais, après avoir marché un moment, ma chaussure me fit tellement mal que je ne pus avancer davantage, de sorte que je me trouvai contraint de m'asseoir de nouveau, d'enlever l'argent de mon soulier et de le reprendre à la main. Je trouvai ensuite dans la rue un vieux morceau de chiffon dégoûtant; je le ramassai et j'y enveloppai tout mon argent. J'ai depuis souvent entendu des gens dire, à propos de sommes qu'ils ne pouvaient faire rentrer, qu'ils «les reprendraient dans un torchon sale». Le mien

l'était, au sens exact du mot, mais il me permit de gagner un endroit propice, où je m'accroupis pour laver ledit chiffon dans le ruisseau, avant d'y serrer de nouveau mes espèces.

Bref, je rentrai ainsi dans mon logement de la verrerie. Mais, quand je m'installai pour dormir, je ne savais toujours que faire de mon magot. Si j'avais laissé connaître son existence à n'importe lequel des vauriens qui gîtaient avec moi, on m'aurait étouffé dans les cendres pour me le voler ou on aurait trouvé un truc ou un autre pour me le prendre. Ne sachant donc que faire, je me couchai, mon argent dans la main et la main sur ma poitrine. Mais, alors, le sommeil se mit à me fuir. Ah ! le poids des soucis terrestres ! Il suffisait au pauvre petit mendiant que j'étais d'avoir un tout petit peu d'argent à garder pour ne plus trouver le sommeil, alors qu'auparavant je pouvais dormir sur un tas de briques ou de cailloux, dans les cendres ou ailleurs, aussi profondément, et même plus, qu'un riche dans son lit de plume.

De temps à autre, m'assoupissant, je rêvais que mon argent était perdu et me réveillais avec un sursaut, comme quelqu'un qui a un cauchemar ; ensuite, découvrant que je le tenais toujours bien ferme dans ma main, j'essayais de me rendormir, mais je n'y parvenais pas d'un bon bout de temps ; et puis, ça recommençait. À la fin, l'idée me passa par l'esprit que, si je m'endormais, je me mettrais à rêver de mon argent et à en parler pendant mon sommeil, de sorte que, si cela se produisait et si une des fripouilles présentes m'entendait, on me prendrait ma fortune dans la main, sans même m'éveiller. Après cela, je ne pus plus fermer l'œil. Je passai donc la nuit dans l'anxiété, et ce fut là, je puis le déclarer en toute certitude, la première nuit de repos que je perdis du fait des soucis de la vie et des déceptions qu'on doit aux richesses.

Dès qu'il fit jour, je sortis du trou dans lequel nous gîtions et j'allai rôder dans les champs, du côté de Stepney, toujours ruminant ce que je pourrais faire de mon argent. À plu-

sieurs reprises, je souhaitai ne l'avoir jamais eu, car, depuis le temps que je me demandais ce que je pourrais en faire et où le cacher, je n'avais trouvé de réponse ni à la première question ni à la seconde. Le problème me torturait tant que finalement, comme je l'ai dit, je m'assis par terre et pleurai de tout mon cœur.

Quand j'eus terminé, la situation restait la même : j'avais toujours l'argent et, ce qu'il fallait en faire, je n'aurais su le dire. Enfin, l'idée me vint que je pourrais chercher un trou dans un arbre et y cacher mon argent pour l'y laisser jusqu'au moment où j'en aurais besoin. Fier de ce que je considérais comme une découverte, je me mis en quête d'un arbre, mais il n'y en avait pas dans le voisinage de Stepney ou de Mile End qui me parût convenir à mon projet, et y en aurait-il eu qu'il m'aurait fallu aller les examiner de près. Or, les champs étaient si remplis de gens que certains se seraient demandé si je ne cherchais pas à cacher quelque chose. Et, de fait, je croyais bien qu'on me lorgnait et que deux hommes, en particulier, me suivaient pour voir mes intentions.

Cela me conduisit plus loin. J'allai prendre la route de Mile End et, au milieu de la ville, descendis un petit chemin qui mène vers « les Mendiants aveugles », à Bethnal Green. Je le suivis un instant et rencontrai un sentier qui s'engageait dans des champs, où se trouvaient, comme je l'avais supposé, plusieurs arbres susceptibles de faire l'affaire. J'en découvris un dans lequel il y avait un petit trou, trop haut pour que je l'atteignisse. Je grimpai pour y parvenir, glissai ma main dans l'ouverture et constatai, comme je l'avais pensé, que l'endroit était tout à fait ce que je cherchais. J'y déposai mon trésor et j'étais assez content. Mais voilà qu'en remettant ma main dans le trou pour mieux y installer mon argent il m'échappa tout à coup !

Je m'aperçus que l'arbre était creux et que mon petit paquet était tombé bien hors de ma portée, à quelle profondeur ? Je

l'ignorais. De sorte, en somme, que mon argent était parti, irrémédiablement perdu. Il ne me restait aucun espoir de le revoir, car il s'agissait d'un arbre grand et gros.

J'étais bien jeune, mais je me rendais compte que j'avais été un fieffé imbécile. Je n'avais pas trouvé un moyen de garder mon argent et j'avais fait tout ce chemin pour le jeter dans un trou où je ne pouvais pas le récupérer ! J'engageai ma main dans la cavité jusqu'au coude, mais sans trouver le fond. Je cassai une branche et l'enfonçai le plus loin possible, tout cela en vain. Alors, je me mis à pleurer – que dis-je ? –, à hurler. J'étais hors de moi. Je descendis de l'arbre, j'y regrimpai, je plongeai ma main dans le trou jusqu'à m'écorcher le bras et à le faire saigner, tout cela en pleurant toutes les larmes de mon corps. Puis, je me pris à songer que, de tout mon argent, il ne me restait même pas un sou pour acheter un petit pain et que j'avais faim. Sur quoi, je me remis à pleurer. Je m'éloignai, toujours pleurant, geignant comme un gosse qu'on a fouetté, puis je revins à l'arbre, y regrimpai, et ce manège recommença plusieurs fois.

La dernière fois que je montai à l'arbre, il se trouva que je redescendis non pas sur le côté par où j'avais à différentes reprises fait l'ascension et la descente, mais sur l'autre ; je découvris que, de ce côté-là, il y avait dans l'arbre un grand trou, tout près du sol, comme c'est souvent le cas dans ces vieux arbres creux, et, en y regardant, j'aperçus, avec une joie inexprimable, mon argent et mon chiffon, mon trésor, tel exactement que je l'avais fourré dans le trou. L'arbre, en effet, était creux du haut en bas, j'avais mis mon argent sur de la mousse ou sur quelque chose dont mon manque de jugeote ne m'avait pas fait soupçonner la fragilité, et, le support cédant quand j'avais ouvert la main, mon argent était tombé tout de suite en bas.

Je n'étais qu'un enfant et ma joie fut celle d'un enfant : je criai de toute la force de mes poumons en apercevant mon



trésor, je me précipitai dessus, je pressai sur mon cœur la loque dégoûtante et l'embrassai une centaine de fois, je dansai, je sautai, je courus d'un bout du champ à l'autre; bref, je fis toutes sortes de choses, je ne sais quoi, et je m'en souviens encore moins aujourd'hui, alors que je n'oublierai jamais le fait en soi, qu'il s'agisse du désespoir où je sombrai quand je crus avoir perdu mon bien ou du flot de joie qui me submergea quand je le retrouvai.

Après les transports dont je viens de parler et durant lesquels je courus sans trop savoir ce que je faisais, je m'assis, j'ouvris le vieux torchon qui enveloppait mon argent, je contemplai mon trésor, le comptai, constatai qu'il était là au complet, puis me remis à pleurer avec autant de complaisance qu'auparavant, quand je pensais l'avoir perdu.

Je fatiguerais le lecteur si je m'étendais sur toutes les gamineries qui me vinrent à l'esprit en ces minutes de joie extatique et de satisfaction; j'en resterai donc là. La joie est aussi extravagante que le chagrin et, depuis que je suis un homme, je me suis souvent dit que, si une aventure pareille était arrivée à un adulte, s'il avait perdu tout ce qu'il avait, jusqu'à ne plus avoir un morceau de pain à se mettre sous la dent, puis, par un étrange hasard, tout retrouvé quand il avait abandonné tout espoir, je me suis souvent dit que cela aurait très bien pu le porter à quelque funeste extrémité.

Quoi qu'il en soit, je repartis avec mon argent et, ayant prélevé six pence avant de refaire le paquet, je me rendis chez une petite épicière de Mile End, à qui j'achetai un pain d'un sou et un sou de fromage, que je mangeai de bel appétit sur le pas de sa porte, avec un verre de bière que la brave femme me donna généreusement dès que je le lui demandai.

Je repris ensuite le chemin de la ville pour y retrouver mes camarades. J'avais renoncé à chercher un trou dans un arbre pour y cacher mon trésor. Dans Whitechapel, je passai devant

la boutique d'un fripier. Comme je n'avais sur moi que des loques, je m'arrêtai pour regarder les vieux habits d'occasion qui étaient accrochés près de la porte.

– Alors, jeune homme, me dit le marchand, vous voulez quelque chose? Voyez-vous quelque chose qui vous plaise et avez-vous en poche de quoi acheter un bon habit? Car vous m'avez plutôt l'air d'appartenir au régiment des guenilleux!

Le bonhomme m'outrageait.

– Est-ce que ça vous concerne, si je suis déguenillé ou non? dis-je. Si je voyais quelque chose qui me plaise, j'aurais de l'argent pour le payer. Mais je peux aller quelque part où je ne serai pas insulté rien que parce que je regarde!

Comme, non sans crânerie, je disais ça au type, une femme sortit de la boutique.

– Ah! ça, dit-elle à l'homme, qu'est-ce qui te prend de bousculer les clients comme ça? L'argent d'un pauvre gosse est aussi bon que celui du lord-maire et, si les pauvres n'achetaient pas de vieux vêtements, que deviendrait notre commerce? Venez, mon garçon! poursuivit-elle en se tournant vers moi: Vous avez dans l'idée de m'acheter quelque chose, il ne faut pas vous laisser intimider par lui! – elle ajouta, à l'adresse d'une autre femme qui venait vers elle: Ce jeune homme est un très beau garçon, c'est moi qui vous le dis!

– Certainement, dit l'autre, c'est mon avis. Il aurait fière mine s'il était propre et bien habillé et, autant que nous sachions, il peut aussi bien que ceux qui ont de beaux vêtements être fils d'un gentilhomme. Venez, mon cher, dites-moi ce que vous désirez!

Elle m'avait fait plaisir en disant que je pouvais être fils de gentilhomme, ce qui me ramenait bien des choses à l'esprit, mais, quand elle répéta que je n'étais pas propre et que j'étais vêtu de haillons, je me mis à pleurer.

Elle me pressa de lui dire ce que je voulais. Je lui répon-

dis : « Rien », que tous les vêtements que j'avais vus dans la boutique étaient trop grands pour moi.

– Venez, mon enfant, me dit-elle, j'ai là deux choses qui vous iront très bien et je suis sûre que vous les voudrez toutes les deux. Il y a d'abord ce petit chapeau – elle me le lança – que je vous donnerai pour rien, et, ensuite, cette bonne culotte bien chaude. Je suis persuadée qu'elle vous ira, c'est du tissu bien serré, et, s'il vous arrivait jamais d'avoir tant d'argent que vous ne sachiez où le mettre, il y a là d'excellentes poches, et même un gousset pour y mettre votre or ou votre montre, quand vous en aurez une !

Frappé d'une sorte de joie étrange à l'idée que j'aurais un endroit où mettre mon argent et que je n'aurais plus besoin d'aller le cacher dans un arbre creux, je faillis lui arracher la culotte des mains. Je me demandai comment j'avais pu être assez stupide pour ne pas penser plus tôt à acheter une culotte, de façon à avoir des poches pour y mettre mon argent, au lieu de le transporter pendant deux jours, tantôt à la main, tantôt dans mes souliers, sans savoir qu'en faire. Finalement, je donnai à la femme deux shillings pour la culotte, que j'enfilai tout de suite dans la cour de l'église. Je fourrai mon argent dans mes poches et me sentis aussi heureux qu'un prince dans son carrosse à six chevaux. J'avais remercié la brave femme pour le chapeau, lui disant que je reviendrais quand j'aurais plus d'argent pour acheter d'autres choses dont j'avais envie, puis j'étais parti.

Je n'étais qu'un enfant, c'est vrai, mais je me prenais pour un homme, maintenant que j'avais une poche pour mettre mon argent, et je me mis immédiatement en quête du camarade à qui je le devais. Je fus pris d'une peur terrible quand j'appris qu'il avait été emmené à Bridewell. Je ne posai pas de questions, mais c'était évidemment à cause du portefeuille. Je me dis que je pourrais bien aller le rejoindre, et, comme cela me rappelait la mésaventure de mon pauvre frère le Capitaine

Jack, que je pourrais être là-bas fustigé aussi cruellement que lui, j'étais tellement effrayé que je ne savais que faire. Mais, dans l'après-midi, je rencontrai mon camarade.

C'était bien, à ce qu'il apparut, pour cette affaire qu'il avait été conduit à Bridewell, mais il en était sorti. Voici comment les choses s'étaient passées : après sa chance de la veille, dans les bureaux de la Douane, il y était retourné et il se trouvait dans la grande salle, bâillant tout en regardant autour de lui, quand un type lui avait mis la main sur l'épaule et avait appelé un des employés, en disant :

– Tenez ? Voici le jeune coquin dont je vous ai parlé, celui que j'ai vu traîner ici, l'autre jour, quand ce monsieur a perdu son portefeuille et les effets qui étaient dedans. Je vous garantis que c'est lui le voleur !

Immédiatement, la foule s'était assemblée autour de mon camarade et l'avait bel et bien accusé. Toutefois, il avait trop l'habitude de ce genre d'affaire pour prendre peur et avouer ; il savait en effet qu'on ne pouvait rien prouver, puisqu'il n'avait sur lui rien qui provînt du portefeuille, et très peu d'argent seulement : une pièce de six pence et quelques méchants farthings.

On le menaça, on le bouscula, on le houspilla, presque jusqu'à lui arracher les vêtements qu'il avait sur le dos, puis les inspecteurs le questionnèrent, mais tout resta vain ; il n'avoua rien, et dit qu'il était juste venu dans la salle pour la voir, comme il l'avait fait déjà une fois, car il reconnaissait y être déjà venu ; comme on ne pouvait rien prouver contre lui, on dut se résigner à le laisser aller. Pourtant, on fit semblant de le mener à Bridewell et, effectivement, on le conduisit jusqu'à la grille, dans l'espoir que cela le ferait avouer. Il n'en fut rien et, comme on n'avait pas contre lui de mandat de dépôt, on n'osa pas aller plus loin. J'imagine d'ailleurs que, si on l'avait fait, les autorités de la prison ne l'auraient pas reçu, puisqu'on ne peut pas incarcérer quelqu'un sans mandat.

Bref, voyant qu'ils ne pouvaient rien tirer de lui, ils le conduisirent dans un cabaret et, là, lui dirent que le portefeuille contenait des effets de très grande valeur, qui ne pourraient être d'aucune utilité au fripon qui les détenait, mais dont la disparition causait un préjudice considérable au monsieur qui les avait perdus. Aussi ce monsieur avait-il dit à l'employé à qui l'homme avait fait signe – ils étaient là, tous les deux – qu'il donnerait trente livres à celui qui lui rapporterait ces effets, tout en lui garantissant, quel qu'il pût être, qu'il n'aurait aucun ennui.

Il venait de sortir de leurs mains quand je le rencontrai et il me raconta toute l'histoire.

– Mais, me dit-il, je n'ai rien reconnu, je suis parti et ils n'ont rien contre moi!

– Mais, demandai-je, que vas-tu faire du portefeuille et des effets? Tu ne vas pas les rendre à ce pauvre homme?

– Non, non, me répondit-il, je ne lui fais pas confiance. Ses effets, ils ne m'intéressent pas!

J'étais tout jeune, mais je n'en songeai pas moins qu'il était vraiment triste de priver un homme de billets qui représentaient tant d'argent, alors qu'on n'en pouvait soi-même tirer aucun profit; car j'arrivais à la conclusion que le monsieur allait perdre son argent et je trouvais étrange que mon camarade, en gardant les effets, le lui fit perdre pour rien. Je me souviens que je ruminai ces pensées longtemps et que, finalement, sans très bien comprendre, je me formai une opinion, de sorte que, de temps à autre, je disais à mon camarade:

– Rends donc ses effets à ce monsieur, je t'en prie!

Je le tracassai avec des « Rends-les-lui donc! » et des « Je t'en prie! » si longtemps qu'à la fin je criais presque.

– Enfin, quoi! s'écria-t-il. Tu voudrais que je me découvre et que je me fasse envoyer à Bridewell, où ils me fouetteront comme ils ont fouetté ton frère, le Capitaine Jack?

– Non, dis-je, je ne voudrais pas que tu sois fouetté, mais

que tu rendes à cet homme des billets qui ne te serviront à rien, ce qui ne l'empêchera pas, lui, d'être peut-être ruiné !  
– j'ajoutai de nouveau : Rends-les-lui !

Il m'interrompit d'un ton sec :

– Mais comment le pourrais-je ? me demanda-t-il. Qui osera les lui porter ? Sûrement pas moi ! Car on m'arrêterait, on irait chercher le changeur pour lui demander s'il me connaît, et puisqu'il m'a remis l'argent, le vol serait démontré et je serais pendu. Est-ce que tu veux me faire pendre, Jack ?

Je me tins coi, car, lorsqu'il eut objecté : « Est-ce que tu veux me faire pendre, Jack ? », je n'avais plus rien à dire. Mais, le lendemain, il me dit :

– Colonel Jack, j'ai songé à un moyen de faire parvenir ses billets au monsieur et, toi et moi, nous en tirerons pas mal d'argent, si tu te montres honnête avec moi, comme je l'ai été avec toi.

– Tu sais bien, Robin – c'était son nom –, que je serai parfaitement honnête ! répondis-je. Dis-moi de quoi il s'agit, car je serais très heureux de le voir rentrer en possession de ses effets !

– Voilà ! me dit-il. On m'a dit qu'il avait laissé la consigne aux employés de la Douane de dire qu'il donnerait trente livres à qui rapporterait les billets et qu'on ne poserait pas de questions. Eh bien, si tu veux, comme un pauvre petit innocent que tu es, aller dans la grande salle de la Douane et parler à l'employé, ça peut se faire ! Tu lui dirais que, si le monsieur veut tenir sa promesse, tu crois pouvoir lui dire qui a ses effets et que, s'ils se montrent gentils et disposés à être aussi bons qu'ils le prétendent, tu pourrais te procurer le portefeuille et le leur donner.

Je lui dis oui, que j'irais de grand cœur.

– Seulement, Colonel Jack, me dit-il, qu'est-ce qu'il se passera s'ils t'empoignent et menacent de te faire fouetter ? Es-tu sûr que tu ne me trahiras pas, à ce moment-là ?

- Non, dis-je, ils me battraient à mort que je ne le ferais pas!
- Alors, parfait ! me dit-il. Voilà le portefeuille. Vas-y!

Il m'instruisit de ce que je devais faire et dire, mais je ne voulus pas prendre le portefeuille sur moi, par peur, si on ne me croyait pas, d'être fouillé et, si on le trouvait dans ma poche, accusé de l'avoir volé. Je le lui laissai donc et, le lendemain matin, je m'en allai à la Douane, comme convenu. Ce qu'étaient mes instructions, on le verra par ce qu'il se passa. La mission était trop importante pour être confiée à un enfant non seulement aussi jeune, mais surtout aussi peu canaille que j'étais encore.

Sur deux points, j'avais pris de très fermes résolutions : 1) l'homme rentrerait en possession de ses effets, car il me semblait odieux qu'il dût perdre son argent (ce qui, à mon avis, devait arriver) uniquement parce que nous ne voulions pas reporter son portefeuille chez lui ; 2) quoi qu'il m'advînt, je ne dirais pas le nom de mon camarade Robin, auteur principal du délit. Avec ces honnêtes résolutions, car elles étaient bien telles, et un cœur d'homme, mais aussi une tête d'enfant, je pénétrai le lendemain dans la longue salle de la Douane.

Aussitôt entré, je vis l'employé assis à sa place, exactement comme l'autre fois, et l'idée me passa par la tête qu'il n'avait pas bougé de là depuis ; j'avançai et m'approchai du long comptoir qui court sur un côté de la salle et sur lequel j'étais juste assez grand pour poser mes coudes.

J'attendis là, debout, poussé à droite par l'un, puis à gauche par l'autre. Au bout d'un instant, l'homme assis derrière le comptoir commença à me regarder. À la fin, il m'interpella :

– Qu'est-ce que ce gamin fait là ? Veux-tu déguerpir, drôle ! Tu ne serais pas un des vauriens qui ont volé le portefeuille d'un monsieur, lundi dernier ? – revenant ensuite au client auquel il avait affaire, il continua : Nous avons eu ici, lundi dernier, un monsieur qui n'a vraiment pas eu de chance. Vous n'avez pas entendu parler de ça ?

– Non ! dit l'autre.

– Il était ici, reprit l'employé, exactement où vous êtes, en train de faire ses déclarations d'entrée. Il a tiré son portefeuille et l'a posé à côté de lui, comme il dit, rien que tout près de sa main, et, le temps pour lui de tendre le bras pour tremper sa plume dans l'encrier que vous voyez là, quelqu'un lui avait volé son portefeuille !

– Son portefeuille ! s'écria l'autre. Pas possible ! Et il y avait des billets dedans ?

– Bien sûr ! dit l'employé. Il y avait un effet de sir Stephen Evans d'une valeur de trois cents livres, un autre d'environ douze livres et, ce qui est pis encore pour ce monsieur, deux billets étrangers acceptés, qui représentaient une grosse somme, je ne sais combien. Je crois qu'il y en avait un qui était un billet français pour une valeur de mille deux cents couronnes.

– Mais qui a fait ça ? demanda le client.

– Personne ne sait, répondit l'employé. Mais un de nos surveillants dit qu'il a aperçu une paire de jeunes coquins, dans le genre de celui-ci – il me montra du doigt –, qui traînaient dans la salle et qui ont disparu brusquement.

– Des fripouilles ! dit le monsieur. Ces effets, qu'en feront-ils ? Ils ne peuvent leur servir à rien. Car je suppose qu'il a pris tout de suite ses dispositions et averti qu'il ne fallait pas payer ?

– C'est ce qu'il a fait, bien sûr ! dit l'employé. Mais les crapules ont été trop rapides pour lui en ce qui concerne le petit billet de douze livres et quelques. Ils se sont présentés et ont encaissé la somme. Sur tout le reste, on a mis opposition. Malgré ça, c'est pour lui un dommage considérable, parce qu'il a besoin de son argent.

– Il devrait annoncer une récompense pour décider ceux qui détiennent ces effets à les lui rapporter. Ils seraient heureux de le faire, je vous le garantis !



– Il a fait placarder une affiche à la porte, disant qu’il est prêt à donner trente livres pour les revoir.

– Oui, mais il devrait ajouter qu’il promet de ne pas faire arrêter la personne qui les lui rapportera et qu’il ne lui causera aucun ennui.

– C’est ce qu’il a fait, mais j’ai peur que les voleurs ne se risquent pas à être honnêtes, dans la crainte qu’il ne tienne pas sa parole.

– Évidemment, dans un cas comme celui-là, il aurait le droit de la reprendre, mais il ne devrait pas ! Car, alors, jamais plus un coquin ne se hasarderait à restituer quelque chose qui a été volé et, par conséquent, votre homme ferait du tort à ceux qui viendraient après lui !

Ils abandonnèrent le sujet et parlèrent d’autre chose. J’avais tout entendu et je restai un bon moment à me demander ce que je devais faire. À la fin, comme le monsieur s’éloignait, je courus derrière lui pour lui parler, bien résolu à tout lui dire, mais il disparut rapidement dans une pièce pleine de gens, située à l’autre bout de la grande salle, et les gardiens, quand je voulus l’y suivre, me firent faire demi-tour en me disant que je n’avais pas le droit d’entrer là. Je retournai donc flâner dans le voisinage de l’employé qui était assis derrière le comptoir et j’étais encore là quand l’horloge sonna midi. La foule commença à s’éclaircir. L’homme écrivait toujours, mais il n’y avait plus personne devant lui. Je m’approchai, revenant tout près du comptoir. Levant la tête de sur ses papiers, il m’aperçut.

– Dis-moi, jeune drôle, me dit-il, tu t’es promené ici toute la matinée ! Qu’est-ce que tu veux ? Je suppose que ce sont tes affaires qui ne vont pas ?

– Non ! dis-je.

– Non ? reprit-il. Eh bien, tant mieux ! Mais peut-on savoir, monsieur, ce que vous avez à faire dans cette salle ? Vous n’êtes pas marchand ?

– Je voudrais vous parler! dis-je.

– À moi? Qu'est-ce que tu as à me dire?

– J'aurais quelque chose à vous dire, répondis-je, à condition que vous ne me fassiez pas de mal parce que je vous l'aurai dit.

– Te faire du mal, mon petit? Mais quel mal est-ce que je pourrais te faire? me dit-il, parlant très gentiment.

– Vous ne me ferez vraiment pas de mal, monsieur?

– Non, mon petit, tu peux en être sûr! De quoi s'agit-il? Est-ce que tu saurais quelque chose à propos du portefeuille de ce monsieur?

Je répondis, mais je parlais si doucement qu'il ne m'entendait pas. Il changea donc de poste, ouvrit une petite porte qu'il y avait dans le comptoir et me dit d'entrer, ce que je fis.

Il me demanda alors de nouveau si je savais quelque chose au sujet du portefeuille.

Je répondis, très doucement encore, en lui disant que les gens pourraient l'entendre, lui.

Alors, parlant bas, il me répéta sa question.

Je lui dis que je croyais savoir quelque chose, qu'en fait je n'avais pas le portefeuille, que je n'avais pas participé au vol, mais que l'objet était tombé entre les mains d'un garçon qui l'aurait brûlé si je n'avais pas été là. J'ajoutai que je lui avais entendu dire que le monsieur serait très heureux de retrouver son bien et qu'il donnerait une belle somme pour le récupérer.

LUI. – C'est bien ce que j'ai dit, me dit-il, et, si tu peux lui faire rendre son portefeuille, il te donnera une belle récompense, pas moins de trente livres, ainsi qu'il l'a promis.

MOI. – Mais vous avez dit aussi, monsieur, que vous étiez sûr qu'il ne causerait aucun ennui à celui qui le lui rapporterait?

LUI. – Non, il ne t'arrivera aucun ennui, je puis t'en donner ma parole.

MOI. – Et on n'essaiera pas d'obtenir de moi que je dise des choses qui attireraient des ennuis à d'autres?

LUI. – Non. On ne te demandera le nom de personne, on ne te demandera pas de dire qui a fait le coup.

MOI. – Je ne suis qu'un pauvre gosse, mais je serais très heureux que le monsieur retrouve ses effets. D'ailleurs, ce n'est pas moi qui les lui ai pris et je ne les ai pas.

LUI. – Mais peux-tu dire comment le monsieur peut les récupérer ?

MOI. – Si je peux les avoir, je vous les apporterai demain matin.

LUI. – Tu ne pourrais pas ce soir ?

MOI. – Je crois que si, si je savais où les porter.

LUI. – Chez moi, mon enfant.

MOI. – Mais je ne sais pas où vous habitez.

LUI. – Viens avec moi maintenant, tu le sauras !

Il m'emmena donc dans Tower Street, me montra sa maison et me dit d'y venir le soir, à cinq heures, ce que je fis, apportant le portefeuille avec moi.

Quand j'arrivai, il me demanda si j'avais apporté le livre (comme il disait).

– Ce n'est pas un livre ! dis-je.

– Non, dit-il. Le portefeuille, c'est la même chose !

– Vous m'avez promis que vous ne me feriez pas de mal ! dis-je, me mettant à pleurer.

– N'aie pas peur, mon enfant ! dit-il. Je ne te ferai pas de mal. Pauvre gosse ! Personne ne te fera de mal !

– Le voilà ! dis-je, tirant le portefeuille de ma poche.

Il fit alors entrer un autre monsieur, celui à qui le portefeuille devait appartenir, il lui demanda si c'était bien ce qu'il avait perdu et l'autre dit que oui.

Alors, il me demanda si les billets étaient dedans.

Je lui répondis que, d'après ce que je lui avais entendu dire, il en manquait un, mais que je croyais que tous les autres s'y trouvaient.

– Qu'est-ce qui te fait croire ça ? me demanda-t-il.

– Je le crois, dis-je, parce que j’ai entendu le gamin, qui a dû commettre le vol, dire que c’étaient des effets trop gros pour qu’il puisse s’en débrouiller.

– Ce gamin, dit le possesseur du portefeuille, où est-il ?  
L’autre intervint et dit :

– Non, vous ne devez pas lui demander ça ! Je lui ai donné ma parole qu’il ne serait pas contraint à vous le dire.

– Bon ! dit le monsieur. Alors, mon garçon, nous allons ouvrir le portefeuille avec toi et voir si les effets y sont bien !

– Oui, dis-je.

Là-dessus, l’employé de la Douane demanda :

– Combien y avait-il de billets dedans ?

– Trois seulement, indépendamment du billet de douze livres dix, répondit l’autre. Il y avait l’effet de sir Stephen Evans pour trois cents livres et deux billets étrangers.

– Il est entendu que, s’ils sont dans le portefeuille, l’enfant aura les trente livres ?

– Oui, dit l’autre, je les lui donnerai de bon cœur.

– Alors, allons-y, mon garçon ! Ouvrons !

Je lui remis le portefeuille et il l’ouvrit : les trois effets étaient là, avec plusieurs autres papiers, tous intacts, ni souillés ni abîmés, et le monsieur dit que tout était parfait.

– Bien ! dit alors l’employé de la Douane. Je me suis porté garant que le pauvre gosse toucherait l’argent.

– Certes, dit l’autre, mais les crapules ont eu les douze livres dix et on doit admettre que cette somme vient en déduction des trente livres.

S’il m’avait consulté, j’aurais accepté dès le premier mot, mais l’autre monsieur ne l’entendait pas comme ça.

– Non, non ! dit-il. Vous saviez déjà que les douze livres dix avaient été payées quand vous avez offert une récompense de trente livres pour les autres effets, quand vous l’avez fait crier et afficher à la porte de la Douane, et c’est trente livres que je lui ai promises ce matin !

Ils discutèrent longuement et je pensai un instant qu'ils allaient se quereller.

Pourtant, ils finirent l'un et l'autre par se montrer arrangeants et le monsieur me donna vingt-cinq livres en bonnes guinées. Quand il me les remit, il me dit de tendre la main, compta l'argent en le déposant dans ma paume, puis me demanda si c'était bien ça. Je lui dis que je n'en savais rien, mais que je le croyais.

– Comment? me dit-il. Tu ne vérifies pas?

Je lui dis que non, que je n'avais jamais vu tant d'argent de ma vie et que d'ailleurs je ne savais pas le compter.

– Mais enfin, me dit-il, tu ne sais donc pas ce que c'est qu'une guinée?

Je lui dis que non et que je ne savais pas combien valait une guinée.

– Alors, me dit-il, comment as-tu pu me répondre que tu croyais que le compte y était?

Je lui dis que c'était parce que je ne pensais pas qu'il pouvait vouloir me tromper.

– Pauvre gosse! dit-il. Tu n'as pas l'air de connaître grand-chose du monde. Qui es-tu?

– Je suis un pauvre gamin! dis-je, me mettant à pleurer.

– Comment t'appelles-tu? reprit-il. Mais voilà que j'oublie que j'ai promis de ne pas te demander ton nom! Tu n'es pas forcé de me répondre.

– Je m'appelle Jack, dis-je.

– Mais tu as bien un nom de famille? dit-il.

– Qu'est-ce que c'est que ça?

– Indépendamment de Jack, tu as bien un autre nom! Non?

– Oui. On m'appelle le Colonel Jack.

– Tu n'as pas d'autre nom?

– Non.

– Et puis-je te demander pourquoi on t'appelle le Colonel Jack?